

Antoinette-Marceline : [suite]

Autor(en): **Séguin, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **22 (1884)**

Heft 34

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188344>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

un grand verre de vinaigre, bouche soigneusement, et colle une étiquette écrite en superbe anglaise: *Chalet-à-Gobet*, 1881.

Nos deux compagnons, qui s'attendaient à voir revenir à vide le maître du restaurant, riaient dans leur barbe.

La bouteille, légèrement poudrée de poussière, est déposée sur la table. Ils lisent l'étiquette, se regardent ébahis, intrigués. Enfin, le bouchon est enlevé, et ils se décident à remplir leurs verres. Mais à peine ont-ils porté le liquide à leurs lèvres, qu'ils font une horrible grimace. Puis, avalant une petite gorgée, celui qui avait demandé le vin, s'écrie :

— Eh bien, il n'y a rien à dire, c'en est !

Il avait trouvé son maître.

Epitaphe d'un horloger.

CI-GIT

Pierre *Pendulum*, horloger,
qui honora sa profession
par ses talents.

Si l'intégrité fut le *grand ressort*
de ses actions,
la prudence en a été le *régulateur*.

Humain, généreux,
sa bienfaisance ne s'arrêtait
qu'après avoir soulagé
l'infortune.

Ses *mouvements* étaient si bien *réglés*
que jamais sa tête ne se *dérangea*,
à moins qu'il ne fût contrarié, *démonté*,
par des gens

qui n'avaient ni la *chaîne*, ni la *clef*
de ses actions.

Il sut si bien disposer de son temps,
que les *heures* de sa vie
coulèrent dans un *cercle* continuel
d'agréments et de plaisirs,
jusqu'à ce qu'une fatale *minute*
que rien ne peut *retarder*,
vint *avancer* le terme
de son utile existence.

Il a quitté le séjour des humains
avec l'espoir de *repasser*
dans un autre monde,
après avoir été *nettoyé*
et *réparé*
par
son *auteur*.

La Rosette Quelu.

Pierro Quelu avai 'na felhie qu'avai éta cauquies teimps dein lo défrou; et coumeint l'étai prâo orgoliâosa, l'étai revegnâite à l'hotô vetiâ à la tota derrrière mouda dâi gourgandinès dè pè Paris, kâ le sè mettâi onna roba que n'avâi quasu min dè taille per devant l'estoma.

On iadzo qu'on certain cousin qu'étai missionnaire dâo coté dè pè lè Zoulou, étai venu fère on tor pè châttrè, l'allâ ein vesita on part dè dzo per tsi Pierro; et cé pourro Pierro qu'avâi on bocon vergogne dè lâi fère vairè sa felhie avoué se n'estoma tota pelietta, lâi fe :

— Vo z'estiusérâi bin, cousin, la Rosette, dè cein que l'est dinsè pou vetiâ; mâ tandi que l'étai pè

Paris, le devessâi sè mettrè à la mouda dè per lé, et ora, faut bin que l'usâi sè nippès.

— Oh ! se repond lo menistrè, vo z'ètès tot estiusâ, cousin, y'é tant età permi lè sauvadzo, que y'é tot cein accoutemâ !

La deint dâo midzo.

Lâi a z'u stu tsautein pè Lozena, tsi madama Ducret, âo musé Arlaud, on grand déballadzo dè potrés, que l'ein avont couvai lè mourets, et que lâi diont: esposition fédérale. Dou gaillâ dè per d'amont, Samuïet et Abran, que lâi sont z'u, ont trovâ cein rudo galé, surtot lè reboo dâi potrés que sont tant bio dzauno, tot ein oo.

— Eh bin, fe Sami, lo quin trâovè tou lo pe bio ?

— Cé qu'a lè vatsès vai lo bornés, repond Abran.

— Eh bin, mè assebin ! mâ sebâyî cein que cein représeintè ?

— No faut atsetâ la paletta iô tot cein est espli-quâ, et ne vairein.

La vont atsetâ; mâ quand volliont vouâiti dedein, sè trompont dè mimerò et liaisont: « Dent du Midi. »

— Mâ n'est pas justo, fâ Abran; la deint dâo midzo est 'na montagne qu'on vai du pè Vevâi, et n'ia pas mé dè montagne su cé potré què su ma man.

— Que cein fâ-te ? repond Samuïet; quand te vas couilli dâo coumacliet, qu'on lâi dit assebin dè la deint dè lion. te ne vai min dè lion; ma t'as tot parâi dè la dein dè lion; et cé potré, cé lo mémo affèrè: quand bin la montagne lâi est pas, l'est adé la deint dâo midi.

— Ah ! se l'est dinsè, d'accœo !

ANTOINETTE-MARCELINE.

V

Lorsque les esprits parurent suffisamment préparés contre l'innocente, elle résolut de l'attaquer en face; alors, si elle retarda de plusieurs heures cette agression, c'est qu'elle tenait encore à ce que rien ne manquât aux cruelles angoisses qui, dans son plan diabolique, devaient précéder le coup définitif habilement préparé depuis son arrivée à Cour-Neuve.

Un jour donc, la rencontre eut lieu à l'improviste, assez près d'Eustache et de Simone, occupés à compter des gerbes, pour qu'ils dussent forcément la remarquer :

Antoinette-Marceline travaillait comme de coutume, s'interrompant de temps en temps pour s'essuyer le front, car la chaleur était accablante.

Aussitôt qu'elle reconnut La Giraude :

— Que venez-vous faire ici ? demanda-t-elle, avec une vague inquiétude.

— Et toi ?

L'âcreté d'un rire silencieux, l'expression d'un regard chargé d'étincelles firent comprendre à la moissonneuse que son ennemie avait su lire dans son âme. Elle se sentit pâlir.

Ce dont, s'apercevant, La Giraude continua :

— Oui ! oui ! Mamzelle Bertal ! On a démêlé ton jeu, pas bête, mais terriblement plein d'audace ! Tu abuses de l'ignorance des fermiers de Cour-Neuve pour les charmer avec tes yeux bleus et ton doux parler ! Mais ils ne sont pas naïfs comme Jean-Louis ; d'ailleurs, je suis là !

Non seulement La Giraude était menaçante, mais elle

élevait la voix, afin d'exciter l'attention des Dutilleul déjà étonnés qu'Antoinette négligeât son ouvrage pour bavarder avec une inconnue.

Or, cette circonstance n'échappait pas plus à celle qui devait s'en affliger qu'à celle qui avait à s'en réjouir.

— De grâce, dit Marceline-Antoinette, avec l'espoir d'attendrir sa rivale, renoncez à des projets odieux. Mon but, je le confesse, est de me faire accepter par le père et la mère de Jean-Louis ; et cela pourquoi ? pour que ce brave garçon soit heureux.

— Crois-tu donc qu'il ne le serait pas autant avec moi qu'avec toi ?

— Non.

— Insolente !

— Vous avez tort de vous fâcher, prononça doucement la jeune fille. Est-ce que je m'emporte ? Cependant, vous m'en donneriez le droit !... Mais je n'ai pas de rancune, et mon entreprise est moins égoïste que vous semblez l'imaginer : Si Jean-Louis ne m'aimait éperdument, si j'étais sûre qu'il puisse m'oublier, si enfin le sacrifice de moi-même était nécessaire à sa tranquillité, à son bonheur...

— Tu renoncerais à lui ? interrompit son impitoyable rivale.

— Sur-le-champ.

— Allons donc ! protesta La Giraude, autant parce que c'était bien sa conviction que pour se soustraire à une sorte d'admiration devant la sincérité de Marceline ; est-ce possible ? On tient à celui qu'on aime plus qu'à la vie. On le disputerait à l'Univers ! Donc, avec tes apparences de dévouement, tu n'as qu'un désir : épouser Jean-Louis ; d'abord à cause de sa bonne mine, ensuite, pour la fortune qu'il posséderait un jour.

— Oh !

— Mais, reprit la veuve, mon but est de mettre obstacle à ton ambition ; et je n'ai que juste le temps ! Avec tes cajoleries, avec ton zèle infatigable, tu as déjà fait du chemin dans l'estime des Dutilleul.

— Vous vous en êtes aperçue ?

— Oh ! ne sois pas trop glorieuse ! Ils adorent Antoinette Perrin ; mais ils ont en abomination Marceline Bertal. Par conséquent, un seul mot à dire pour faire écrouler ton bel échafaudage.

— Vous ne le direz pas, La Giraude ! ayez pitié de moi ! suppliait la jeune fille.

— Es-tu folle ?

Involontairement, Marceline implorant son adversaire, avait parlé plus haut qu'elle ne l'aurait voulu.

La pauvre ne frissonna pas uniquement parce que la réponse était désolante. Eustache et Simone, étonnés du ton que prenait le colloque, s'étaient sensiblement rapprochés.

Si La Giraude ne vit pas son heureuse rivale (heureuse ! pas en cet instant, du moins !) tomber à genoux, c'est qu'il était trop tard.

Néanmoins, une prière pouvait se formuler encore. Antoinette-Marceline murmura donc :

— Au nom de Jean-Louis, qui ne pardonnerait jamais tant de méchanceté, sinon pour moi, taisez-vous ! taisez-vous !

Avec une énergie extraordinaire, la jeune paysanne, qui n'avait plus que cette ressource, entraînait en même temps son ennemie indomptable vers un massif où, à la rigueur, les fermiers de Cour-Neuve pouvaient ne point les suivre.

Là, de nouvelles supplications se firent entendre.

Mais Eustache et Simone, dont la curiosité grandissait, avaient précipité leur marche. Aussitôt l'homme de s'écrier, sans marquer cependant trop de mécontentement :

— Bavardes ! bavardes ! il s'agit donc de choses bien intéressantes ?

— Jugez-en, dit la Giraude.

L'heure des révélations avait sonné. Marceline-Antoinette se sentit défaillir.

— Grâce ! grâce ! osa-t-elle murmurer encore à voix basse.

Elle eut besoin de s'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber. Ah ! c'est qu'alors de quel regard chargé de flammes l'enveloppait sa rivale !

— Figurez-vous, commençait La Giraude, prête à savourer son triomphe...

Mais brusquement elle s'arrêta, jetant des exclamations déchirantes.

Rappelons que les fermiers avaient annoncé la présence de serpents aux alentours de leurs champs.

Le massif derrière lequel se passait cette scène recérait un nid de vipères. Un de ces animaux venait de mordre La Giraude à la cheville. Or, nul n'ignore qu'une pareille blessure, à laquelle manqueraient des soins immédiats, entraînerait de fatales conséquences.

(A suivre.)

Boutades.

Chez le marchand de bric-à-brac :

— Monsieur désire-t-il m'acheter quelque curiosité ? Un casque du moyen-âge, une arbalète, un éperon ayant appartenu à Philippe-Auguste, le crâne authentique de Richelieu ?

— Merci, j'en ai déjà un.

Un futur beau-père, avide de renseignements, s'enquiert des mœurs de son futur gendre.

— Ma foi, dit quelqu'un, je ne lui connais qu'un défaut.

— Lequel donc ?

— Il ne sait pas jouer.

— Et bien, vous appelez ça un défaut ? mais j'en suis enchanté.

— Permettez ; il ne sait pas jouer, c'est vrai, mais il joue tout de même.

Un Marseillais se rend auprès d'un de ses amis, Marseillais aussi.

— Dis donc, l'ami, tu ne pourrais pas me rendre un service !

— Et lequel ?

— Voici l'affaire : Z'ai l'intention de me marier prochainement, et pour obtenir la jeune fille que ze désire, il me faut vingt mille francs, exigés par son père, comme dot. Or, comme je n'en possède que dix mille, ze venais te demander si tu pourrais me prêter les dix mille qui me manquent.

— Hélas ! non, mon ser, car ze n'ai pas le sou ! mais voici un conseil : puisque tu as dix mille francs, quand tu iras demander la zeune fille à son père, place cette somme sur la seminée, au pied de la glace, et le reflet fera voir les dix mille qui te manquent.

— Ah ! mon bon, z'y ai déjà pensé, mais ze n'ai que les dix mille de la glace.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLLOUD & C^{ie}.